

LE BARRAGE DE BONNAVAUD

Entretien avec Jean JAVAYON

J.J : Je suis né le 2 novembre 1929 au barrage de Bonnavaud, dans la maison dite « l'usine de Bonnavaud ». Bâti sur la rive gauche de la Creuse, cet immeuble fut habité par mes grands-parents dès le début du siècle. Mon père y travailla à son tour de 1918 jusqu'à sa retraite en 1962.

Je fus recruté par M.TRAMICHEK le 1^{er} janvier 1945. En 1962, je succédai à mon père. Ma tâche s'acheva en septembre 1968. L'usine avait déjà cessé de fonctionner depuis le 17 mai 1968.

R.P : Nous ne ferons pas aujourd'hui l'historique de l'usine. Mais à travers les 39 années que tu as vécues au barrage et les responsabilités exercées successivement par ton grand-père, ton père et toi-même, ce sont tes souvenirs qui nous intéressent. Bien sûr, vous avez vécu dans un site pittoresque exceptionnel. Cependant, il y avait l'isolement, l'éloignement, les intempéries, le danger...

J.J : Oui, bien sûr, il y avait tout cela. Nous étions, certes, isolés Bonnavaud, Chignaroche, Péchadoire étaient les villages les plus proches. Pour les atteindre, il fallait escalader les côtes abruptes par « les sentiers de chèvres ». Mais nous n'avions pas peur. Nous étions habitués à la proximité de la rivière et faisons attention aux vipères, nombreuses dans les côtes. Nous recevions presque quotidiennement la visite des « chevaliers de la gaule » dont quelques uns accompagnaient mon grand-père à la pêche. Moi-même, lorsque j'étais enfant, j'allais avec mon père ou mon grand-père à la recherche du poisson. L'hiver, nous recevions la visite des chasseurs. Quant au facteur, été comme hiver, il laissait à Péchadoire le courrier qui nous était destiné. Et puis, nous avions le téléphone, la TSF. L'isolement n'était qu'apparent. En 1949, une route d'accès fut construite. L'utilisation de bicyclettes et de vélomoteurs devint possible, ce qui améliora sensiblement notre vie. L'eau ne nous effrayait pas. Le bruit de la chute nous était familier. Une seule fois, alors que la passerelle métallique était en construction – j'avais à peine 3 ans- et que les madriers n'étaient pas encore tous mis en place, j'ai fait une chute que les rochers ont arrêtée avant que je n'atteigne le courant de la rivière. Je m'en suis tiré avec quelques égratignures sans aucune gravité. Et puis, mes parents et mes grands-parents exerçaient une surveillance continue sur ma sœur et moi.

R.P : Et l'école ? Et l'hiver ? Et les inondations ?

J.J : Je fréquentais quotidiennement l'école d'Anzème. Nous suivions le sentier jusqu' à la route. Ma mère m'accompagnait d'abord à pied, puis me transportait sur le porte-bagage de son vélo jusqu'à Anzème. Plus tard, mes camarades de Chignaroche m'attendaient. Au passage, nous prenions ceux de Péchadoire. Nous étions très nombreux à notre arrivée à Anzème.

L'hiver, rude pour tous, l'était sans doute un peu plus pour nous, car le ravitaillement était plus difficile en raison de notre éloignement. Je revois mon père traversant la passerelle à pied, ou avec sa bicyclette, grimpant le sentier vers Bonnavaud (la route n'existait pas encore) et allant à Jouillat acheter les provisions dont nous avons besoin. L'épicier et le boulanger ne pouvaient pas venir jusqu'à nous.

Les inondations : je me souviens très bien de celle de mai 1940. L'hiver avait été très froid : - 30° pendant quelques jours. Puis au printemps, une pluie diluvienne grossit soudain la

rivière. La hauteur d'eau dépassait de 2,40 m la crête du barrage, l'usine, à l'exception des turbines, était atteinte.

Puis en 1949, ce fut la sécheresse, avec son point culminant le 29 août. Les promeneurs marchaient dans le lit asséché de la rivière. Les poissons disparurent. Enfin rappelons-nous la crue centenaire des 4 et 5 octobre 1960. L'eau dépassait la crête du barrage de 3,60 m. Cette fois, les alternateurs furent noyés et la fourniture du courant fut stoppée. Guéret fut alimenté par le réseau général. La passerelle fut détruite. Le problème se posait de savoir comment seraient reliées provisoirement les deux rives en attendant l'installation de la troisième passerelle. Une solution simple et rapide fut trouvée : d'un côté un arbre, de l'autre une « chèvre » en bois. Ces deux points d'appui étaient reliés par un câble sous lequel était suspendue une poulie soutenant une nacelle. Nous nous déplaçons en la faisant glisser de part et d'autre de la rivière. Je revois notamment notre regretté Régis LAMIRAUD de Jouillat venant nous livrer une barrique de vin en utilisant ce mode de transport astucieux. Cette installation demeura presque deux ans. Plusieurs lecteurs du bulletin municipal de Glénic s'en souviennent certainement et quelques uns l'ont peut-être empruntée.

R.P : Vous avez sans doute été victimes de maladie, vous aussi.

J.J : Oui, effectivement. Heureusement, nous avons le téléphone. Le médecin venait au barrage en empruntant les fameux sentiers. Je revois notamment le docteur MONTEILLER, sac au dos, apportant, avec ses soins, les médicaments nécessaires à notre guérison.

Un jour, en l'absence de la passerelle emportée par les eaux, il emprunta la chaussée et traversa, en short, la crête du barrage. Nous avons peur de sa chute dans le déversoir. Heureusement, la traversée se termina très bien. Le docteur fut très heureux de sa performance. Nous avons apprécié son dévouement, sa sportivité et ses bons soins.

R.P : Votre responsabilité était très importante. Les turbines en panne...plus d'électricité à Guéret.

J.J : C'était surtout un travail de surveillance et d'entretien qui nous était confié. Le barrage « turbinait » en permanence. Nous faisons les « trois huit » : mon père, M.AMBROIS et moi-même. Les trois turbines ronronnaient sans arrêt et il fallait veiller à leur bon fonctionnement. Pas question de dormir la nuit pour celui qui était de garde. Si exceptionnellement, un arrêt se produisait sur l'une d'elles, il fallait immédiatement prendre les mesures nécessaires pour la remise en route. Je me rappelle avoir procédé moi-même, une fois, avec l'aide de M. Henri PARENTON à la réparation qui s'imposait. Parfois, très rarement, nous devions recourir à un spécialiste.

De 1962 (départ de mon père à la retraite) à septembre 1968, je suis resté seul au barrage à m'occuper des turbines. Mais le matériel s'était modernisé. Le fonctionnement était devenu semi-automatique. La surveillance ne nécessitait plus un contrôle aussi poussé. Ce métier nous plaisait, nous y étions très attachés.

En 1932, pratiquement toutes les communes de Creuse étaient électrifiées. Je suis heureux de constater que Jouillat, Anzème et Glénic n'ont pas été les dernières à profiter de l'électricité.

R.P : Et les distractions ? Les vacances ?

J.J : Nous n'avons pas eu beaucoup de vacances. Mais le passage des pêcheurs, dont plusieurs laissaient d'ailleurs leurs cannes à pêche à la maison le soir et les reprenaient le lendemain, des chasseurs, des canoës, des scouts nous causait un réel plaisir. Beaucoup sont restés nos amis.

R.P : et mesdames JAVAYON (ta grand-mère, ta mère, ton épouse) ? Je pense que pour terminer notre entretien, il faut leur rendre hommage.

J.J : Oui, elles le méritent bien. Elles se sont bien adaptées à la vie des « barragistes ». Grâce à leurs occupations ménagères et familiales, leur sens aigu de la famille, leur participation à l'entretien de l'usine (nettoyage des grilles par exemple), elles n'ont pas regretté la vie que nous leur avons offerte : du moins je l'espère.

NDLR : Simone JAVAYON qui assisté à la fin de l'entretien, acquiesce et confirme les dires de son mari.

R.P : Jean, merci. Bonne et longue retraite à Chibert au milieu de ta famille.